

Erling Kagge

QUELQUES

GRAMMES

DE

SILENCE



Résistez au bruit du monde!

Flammarion

« S'abstraire du monde ne veut pas dire
tourner le dos à ce qui nous entoure, au contraire :
c'est voir le monde avec davantage d'acuité,
garder le cap et apprécier la vie. »

Erling Kagge, aventurier des temps modernes, nous
montre qu'il suffit parfois de quelques grammes de silence
pour trouver son chemin dans le vacarme du monde.



Erling Kagge est un explorateur norvégien né en 1963.
Il a été le premier à atteindre le pôle Nord, le pôle Sud
et le sommet de l'Everest – autant d'expériences qui l'ont
rapproché du silence.

Illustré par Djohr
Traduit du norvégien
par Hélène Hervieu

Flammarion

QUELQUES
GRAMMES
DE
SILENCE

Erling Kagge

QUELQUES

GRAMMES

DE

SILENCE



*Traduit du norvégien par Hélène Hervieu
Illustrations de Djohr*

Flammarion

Cette traduction a été publiée avec le soutien
financier du NORLA.

Titre original : *Stillhet i støyens tid*

Éditeur original : Kagge Forlag

© 2016 Kagge Forlag AS.

Pour la traduction française :

© Flammarion, 2017.

ISBN : 978-2-0802-8518-8



Si je ne peux m'éloigner du monde ni à pied, ni en escaladant, ni à la voile, j'ai appris à m'en abstraire. Il m'a fallu du temps pour l'apprendre. Quand j'ai compris que j'avais un profond besoin de silence, j'ai pu enfin me mettre à sa recherche – et là, loin derrière une cacophonie de bruits de circulation, de pensées, de musique, de machines, de smartphones et de souffleuses à neige, il était là et m'attendait. Le silence.

Il n'y a pas très très longtemps, j'ai essayé de convaincre mes trois filles que les secrets du



monde sont tapis dans le silence. Nous étions assis autour de la table de la cuisine pour le repas dominical. Le déjeuner du dimanche, c'est devenu le moment où nous avons le temps de nous parler, face à face. Les autres jours de la semaine, on a chacun trop de choses à faire. Les filles m'ont regardé d'un air sceptique. Mais le silence, c'est rien du tout ? Avant même d'avoir pu leur expliquer que le silence peut être un ami et que c'est un luxe qui vaut largement plus que les sacs Marc Jacobs dont elles ont envie, la conclusion pour elles allait de soi : le silence, c'est bien quand on a quelque chose à se reprocher. À part ça, il n'a aucune valeur.

Alors que nous étions attablés, je me suis souvenu de leur curiosité, enfants. Comme lorsqu'elles se demandaient ce qui était caché derrière une porte. Ou quand elles voyaient un interrupteur et me demandaient si je pouvais « ouvrir la lumière ».

Questions et réponses, questions et réponses. La curiosité est le moteur même de la vie. Mais mes enfants ont treize, seize et dix-neuf ans et s'étonnent de moins en moins. Et s'ils s'interrogent sur quelque chose, ils sortent leurs téléphones portables pour trouver la réponse. Ils restent curieux, mais les traits de

leurs visages sont moins enfantins, plus adultes, et leurs têtes sont plus remplies d'ambitions que de questions. Aucun ne voyait l'intérêt de parler davantage du silence, alors j'ai décidé de raconter une histoire qui était précisément destinée à le faire surgir.

Deux de mes amis avaient décidé de faire l'ascension de l'Everest. Tôt un matin, ils ont quitté le camp de base pour grimper la façade sud-ouest de la montagne. Ça s'est bien passé. Tous les deux ont atteint le sommet, mais une tempête est survenue. Ils ont rapidement dû se rendre à l'évidence : ils ne redescendraient pas vivants. Le premier a réussi à joindre sa femme, enceinte, avec son téléphone satellite. Ensemble, ils ont décidé du prénom de l'enfant à naître. Puis il s'est paisiblement endormi juste sous le sommet. L'autre n'a pu contacter personne avant de mourir. Nul ne sait ce qui est réellement arrivé sur la montagne, cet après-midi-là. Grâce au climat sec et froid qui règne au-delà de huit mille mètres, ces deux hommes ont été figés par le froid. Ils reposent là en silence, le corps intact, à peu près comme ils étaient la dernière fois que je les ai vus, il y a vingt-deux ans.



Pour une fois le silence s'est fait autour de la table. Un des téléphones portables a émis un signal de message entrant, mais il ne serait venu à l'esprit d'aucun d'entre nous de le consulter à ce moment précis. Nous remplissions le silence avec nous-mêmes.

Peu de temps après, j'ai été invité à tenir une conférence à l'université de St Andrews, en Écosse. Je pouvais choisir moi-même le sujet de mon intervention. D'habitude, je parle de mes randonnées extrêmes aux deux pôles du monde, mais cette fois mes pensées se sont tournées vers chez moi et vers ce dimanche passé en famille. Donc mon sujet fut le silence. Je me suis bien préparé, mais comme souvent, j'étais nerveux. Peut-être des élucubrations sur le silence relevaient-elles plus des déjeuners dominicaux que des conférences pour étudiants ? Non pas que je me sois attendu à être hué pendant les dix-huit minutes que durerait mon intervention, mais je voulais que les étudiants s'intéressent à ce que j'avais sur le cœur.

J'ai commencé par une minute de silence. Une longue minute. Les dix-sept minutes suivantes, j'ai parlé du *silence autour de nous*, mais j'ai aussi parlé de ce qui est plus

important encore : du *silence à l'intérieur de nous*. Les étudiants ont continué à garder le silence. Attentifs. J'ai eu l'impression que le silence leur avait manqué.

Le même soir, je suis allé au pub avec quelques étudiants. Une fois de l'autre côté de la porte d'entrée et de ses courants d'air, avec chacun un verre devant nous, j'avais l'impression d'être revenu au temps de mes études en Grande-Bretagne : des gens agréables et curieux, une bonne atmosphère, des conversations intéressantes. *Qu'est-ce que le silence ? Où est-il ? Pourquoi est-il plus important que jamais ?* Voilà leurs trois questions.

J'ai profondément apprécié cette soirée, pas seulement parce que j'étais en bonne compagnie, mais parce que grâce à ces étudiants je me suis rendu compte à quel point ma compréhension du silence était limitée. Rentré chez moi, je n'ai pas cessé de repenser à ces trois questions. C'est devenu une passion. J'ai commencé à écrire, penser et lire, principalement pour moi-même. Soir après soir, j'ai retourné ces trois questions dans tous les sens.

Et au bout du compte, je me suis retrouvé avec trente-trois ébauches de réponse.



1

Pour un aventurier, tout part de l'étonnement, voire de l'émerveillement. C'est une des formes de joie les plus pures que je connaisse. J'aime cette sensation. J'en fais l'expérience souvent, oui, presque partout : en voyage, quand je lis, rencontre des gens, écris, ou encore quand je sens mon cœur battre et assiste à un lever du soleil. Cette faculté d'émerveillement me paraît être une de nos forces innées les plus puissantes. C'est aussi une des plus belles capacités qui existent. Et je ne m'émerveille pas uniquement en tant qu'aventurier, mais aussi souvent en tant que père ou éditeur.



Je savoure ces instants. De préférence sans être dérangé.

Les chercheurs peuvent trouver des vérités. J'aurais bien aimé en trouver moi aussi, mais ce n'est pas dans mes cordes. Jusqu'ici, dans ma vie, j'ai changé d'avis sur presque tout. Je me suis d'abord émerveillé du simple fait d'être émerveillé. C'est un but en soi. Une petite expédition. Et même, parfois, c'est la graine qui conduira à plus de connaissance.

D'autres fois, cet étonnement n'est pas volontaire, je ne le choisis pas, cela me tombe dessus en quelque sorte, je ne peux pas faire autrement. Quelque chose de passé, un sentiment désagréable surgit. Une pensée ou une expérience. Cela me noue le ventre et je ne peux m'empêcher de réfléchir à ce qui provoque cet état.

Un soir que ma cousine dînait à la maison, elle m'a donné un recueil de poèmes de Jon Fosse. Après son départ, j'ai feuilleté le livre sur mon lit. J'allais éteindre la lumière quand je suis tombé sur ces mots : *il existe un amour dont personne ne se souvient*. Que voulait-il dire par là ? Un amour invisible qui était en veille ? Était-ce

une façon d'écrire sur le silence ? J'ai posé le recueil et suis resté allongé à réfléchir à cette phrase. Les bons poètes me font penser à de grands explorateurs. En choisissant les mots justes, ils font surgir dans ma tête des pensées, un peu comme les récits de voyage des explorateurs que je lisais enfant. Avant de m'endormir, je décide d'écrire à Fosse le lendemain pour l'interroger à ce sujet.

« C'est d'une certaine manière le silence qui doit parler », a répondu Fosse, six minutes après avoir reçu mon mail. À croire qu'il s'attendait à ma demande, ce qui était tout à fait improbable puisque cela faisait des lustres que je ne lui avais pas donné de nouvelles.

Parler, c'est précisément la fonction du silence. Il doit parler et tu dois parler avec lui et exploiter le potentiel qui est là. « C'est peut-être parce que le silence est lié à l'émerveillement, mais il a aussi une sorte de force en soi, oui, comme un océan ou comme une étendue de neige infinie. Et celui qui ne s'émerveille pas devant cette force, c'est qu'il en a peur. C'est pour cela, en vérité, que tant de personnes ont peur



du silence (et c'est pour cela qu'il y a de la musique partout et par-dessus tout). »

Je reconnais la peur dont parle Fosse. Une peur vague qui touche à quelque chose que j'ai du mal à identifier. Qui fait que, très vite, je cesse d'exister dans ma propre vie ; au lieu de cela, je fais seulement une chose, j'évite le silence, et je vis à travers une série de gestes nouveaux. J'envoie des messages, je mets de la musique, j'écoute la radio ou laisse simplement vagabonder mes pensées plutôt que de les retenir et de peut-être m'abstraire du monde un instant.

Je crois que la peur sur laquelle Fosse ne met pas de mots est la crainte de mieux se connaître. Il se dégage de moi une odeur de lâcheté quand je me défile.

2

L'Antarctique est l'endroit le plus silencieux qu'il m'ait été donné de traverser. J'ai marché seul jusqu'au pôle Sud, et dans les étendues de ce paysage monotone il n'y avait pas un seul son fabriqué par les hommes, à part celui que je faisais moi-même. Seul sur la glace, très loin au cœur de ce néant blanc immense, je pouvais à la fois entendre et sentir le silence.

Tout paraît plat et blanc jusqu'à l'horizon, kilomètre après kilomètre, quand vous vous dirigez vers le sud en traversant le continent le plus froid du monde. Sous vos pas, vous avez trente millions de kilomètres



cubes de glace qui pressent la surface de la terre vers le bas.

Tout seul, avec le temps, je me suis rendu compte que rien n'était au fond complètement homogène. La glace et la neige avaient créé des formations abstraites de taille plus ou moins grande. Le blanc uniforme se déclinait en une infinité de nuances de blanc. Une pointe de bleu surgissait de la neige, une touche de rouge, de vert et un peu de rose. J'avais la sensation que la nature se transformait chemin faisant, mais je me trompais. L'environnement était le même, c'est moi qui changeais. « Chez moi, je n'apprécie que les *grands moments*. Ici, tout en bas, j'apprends à apprécier les petites joies. Les nuances de couleur de la neige. Le vent qui diminue. Les formations nuageuses. Le silence », ai-je écrit dans mon journal le vingt-deuxième jour.

Je me souviens que, enfant, j'étais profondément fasciné par l'escargot qui pouvait porter sa maison où qu'il aille. Alors que j'effectuais mon expédition en Antarctique, ma fascination pour l'escargot n'a fait que grandir. Tout ce dont j'avais besoin comme nourriture, matériel et carburant pour tout